

Bleak Moments
La timidité, seul ou avec d'autres
Bleak Moments Grande-Bretagne — 1971, 111 minutes

Charles-Stéphane Roy

Numéro 253, mars-avril 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47343ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, C.-S. (2008). Compte rendu de [Bleak Moments : la timidité, seul ou avec d'autres / *Bleak Moments* Grande-Bretagne — 1971, 111 minutes]. *Séquences*, (253), 20–20.

BLEAK MOMENTS

La timidité, seule ou avec d'autres

Bleak Moments peut se traduire par « moments amoureux », ou « moments sombres » à la fois. Ce double sentiment habite le premier long métrage que le Britannique Mike Leigh réalisa en 1971, avec le soutien inespéré de l'acteur Albert Finney, l'une des têtes d'affiche les plus en vue d'Angleterre depuis que Tom Jones gagna l'Oscar du meilleur film sept ans plus tôt.

CHARLES-STÉPHANE ROY

Conçu à l'origine pour les planches, **Bleak Moments** fut produit pour un peu plus de 18 000 livres avancées par le British Film Institute, puis gagna des prix à Chicago et à Locarno avant de sombrer dans l'oubli, plombé par des recettes désastreuses lors de sa sortie anglaise la même année. Le film trouva son public 13 ans plus tard, profitant de la notoriété croissante de Leigh, devenu un réalisateur respecté à la BBC, surtout grâce à la série *Play for Today*.



Personnages confinés à leur isolement

Comme Ken Loach, Leigh n'a que faire de la révolution étudiante, de l'aliénation militaire ou du baroque glam, son œil voit déjà les limites du drame de cuisine (*kitchen sink drama*), qui n'a que le tragique en bouche.

Il est difficile de trouver aujourd'hui la place exacte du film dans l'œuvre de ce grand cinéaste, surtout en raison de son ton unique, qui peut susciter simultanément le malaise et le rire. L'empathie pour les gens ordinaires et les rapports de caste sont pourtant bel et bien présents dès ce départ, où Leigh fait bande à part avec la plupart de ses prédécesseurs du *Free Cinema* dont l'innovation commençait déjà à pâlir. Comme Ken Loach, Leigh n'a que faire de la révolution étudiante, de l'aliénation militaire ou du baroque glam, son œil voit déjà les limites du drame de cuisine (*kitchen sink drama*), qui n'a que le tragique en bouche.

L'iconoclaste se faufile plutôt entre le téléthéâtre et la comédie populaire pour livrer une première œuvre qui fait avec ce qu'elle a, peu de personnalité, peu d'argent, peu d'éclat, à l'instar de ces personnages soupirant leur vie de bureau ou leur ennui bohème. Leur force vitale, c'est leur confiance dans les autres, peu importe leur timidité et leurs lacunes de communication.

Leigh bâti un personnage central transparent, Sylvia, employée de bureau sans histoire, sinon qu'elle s'occupe de sa sœur Hilda, une déficiente intellectuelle. Peu loquace ni malheureuse, Sylvia ne désire rien et accuse sa routine sans malaise ni lassitude, tout le contraire de son entourage, tout aussi paumé qu'elle, mais si inconfortable que la modestie de leur existence en vient à les étouffer. Il y a Pat, la collègue dactylo, qui consulte une astrologue et rêve à son prince charmant; Norm, un hippie créchant dans son garage, dont seuls les accords de sa guitare parviennent à atténuer le bégaiement (l'acteur Mike Bradwell interprète ici ses propres compositions); puis Peter, un professeur empoté s'enfargeant dans les formalités pour épater Sylvia.

Le temps d'un thé ou d'un sherry, Sylvia reconforte cette galerie de mal-aimés, parlant peu pour mieux les écouter ou simplement combler leur besoin d'attention criant. Pendant que Pat tente de se rapprocher d'elle en gardant sa sœur, Sylvia connaît une soirée pas romantique du tout avec le coincé Peter, qu'elle ramène à la maison dans l'espoir qu'il lui ouvre son cœur. Tandis qu'elle remplit compulsivement son verre de sherry, Peter enfile les banalités et repousse Sylvia lorsque celle-ci tente de l'embrasser avant de repartir chez lui. Froissable et sérieux comme un pape, Peter passe sa frustration le lendemain en ridiculisant une collègue vantant l'humour de ses jeunes élèves. Lorsque Norm quitte son garage et que Hilda accompagne Pat au cinéma, Sylvia se met seule au piano, retrouvant avec soulagement sa solitude.

Confinés à leur isolement et à leur fragilité sociale, les personnages de **Bleak Moments** sont victimes du présent; les rêves, perpétuellement en jachère. Ce quotidien s'accomplit par des gestes apparemment sans résonance, et c'est précisément à travers ces rapports limités que Leigh manifeste déjà toute son habileté à amplifier le tragique des situations par un humour non pas grinçant ou hilarant, mais dont l'efficacité reste une question de rythme et d'accumulation de détails minutieusement exploités. Ce faisant, de nombreuses scènes se bonifient par un écho posté dans une réplique ou un regard *a posteriori*, si bien que leur lecture immédiate laisse parfois le spectateur en plan, pris lui-même à partager en quelque sorte le malaise des personnages. Comme eux, nous vivons les scènes selon nos propres limites de compréhension, devenant à note tour un participant passif attendant qu'on lui tende la main. L'expérience de cinéophile se voit ainsi enrichie de manière inusitée, et ce qui passa pour un scénario troué à l'époque de sa sortie apparaît aujourd'hui comme un premier essai d'une invitante acuité.

■ Grande-Bretagne — 1971, 111 minutes — Réal.: Mike Leigh — Scén.: Mike Leigh — Images: Bahram Manocheri — Mont.: Les Blair — Mus.: Mike Bradwell — Son: Bob Withey — Dir. art.: Richard Rambaut — Cost.: Liz Dallas-Ross — Int.: Anne Raitt (Sylvia), Sarah Stephenson (Hilda), Eric Allan (Peter), Joolia Cappleman (Pat), Mike Bradwell (Norman), Liz Smith (la mère de Pat) — Prod.: Les Blair (Autumn Productions).